



Aristote et LE COURAGE

Tout Aristote en un volume... La parution d'une nouvelle traduction des *Œuvres complètes* du philosophe aux éditions Flammarion ce mois-ci, dirigée par Pierre Pellegrin, est promise à faire date : fruit d'un travail de plus de vingt ans, voici l'intégralité des traités d'Aristote, désormais à la portée de tous. De la métaphysique à la zoologie, pas un domaine ne semble avoir échappé à l'attention de cet observateur de génie, encyclopédiste avant la lettre. C'est toutefois dans l'éthique que son talent d'analyse se révèle dans toute son acuité et qu'il parle le plus à l'homme contemporain : sa vision du courage, à la fois exigeante et accessible à chacun, est l'une des pépites de sa philosophie morale. **Pierre Pellegrin** évalue, dans notre **cahier central**, la place du courage dans la philosophie d'Aristote : on y découvre un penseur en rupture avec son époque, pour qui le plaisir, plus que l'indifférence, est l'apanage du sage. Pourtant, il est loin de faire du courage une chose facile : **Alexandre Jollien** raconte ici comment il a puisé dans l'éthique aristotélicienne des ressources et livre ses conseils pour lutter contre le découragement.

C

Par
**Alexandre
Jollien**



Écrivain et philosophe, handicapé de naissance, il puise dans la sagesse antique des leçons de vie lui permettant d'affronter les aléas de l'existence. Grand lecteur d'Aristote, il a raconté ses joies et ses luttes dans plusieurs ouvrages qui ont touché un large public, dont *Éloge de la faiblesse* (Cerf, 2000; Marabout, 2014), *Le Philosophe nu* (Seuil, 2010; Points Essais, 2012) et le *Petit Traité de l'abandon* (Seuil, 2012).

ommençons par le commencement et par une définition fort célèbre. Pour Aristote, la vertu (*aretê*) est la puissance d'agir excellemment. La vertu d'un poison, c'est de tuer excellemment. Pour nous, exercer parfaitement les vertus, c'est être excellemment humain. Parmi les vertus, les unes sont dites intellectuelles, comme la sagesse, les autres morales, comme le courage et la justice. Dans tous les cas, la vertu qui est propre à l'homme, en tant qu'être doué de raison, consiste à être raisonnable. C'est pourquoi le courageux est défini comme celui qui, confronté aux épreuves, « fera face comme il convient et comme la raison le demande, en vue d'un noble but ».

Le courage est donc la puissance d'agir excellemment dans des situations redoutables : c'est une « disposition acquise volontairement » et « définie par la raison conformément à la conduite d'un homme réfléchi ». Autrement dit, on n'est pas courageux par hasard, ni sans avoir délibéré sur l'action à accomplir. Si sa philosophie nous encourage à être courageux, Aristote est pourtant trop fin psychologue pour tomber dans une caricature volontariste, selon laquelle il suffirait de vouloir être courageux pour l'être véritablement. Au contraire, il sait bien que le courage s'expérimente au milieu de la peur : « C'est par sa fermeté envers les choses qui apportent de la souffrance [...] qu'un homme est appelé courageux. »

« Juste moyenne entre deux extrémités fâcheuses, l'une par excès, l'autre par défaut », le courage, comme toute vertu, est conçu par Aristote comme un équilibre parfait entre deux extrêmes. Dans le cas qui nous intéresse, le courageux est celui qui se tient loin de la lâcheté (qui est un excès de crainte) comme de la témérité (qui est un excès de confiance). La vertu n'a pourtant rien d'une tiédeur ; c'est au contraire un sommet qu'il nous faut conquérir. Le courageux est celui qui n'a pas trop froid aux yeux tout en sachant prendre des risques calculés. S'il n'y a pas de courage sans peur, être courageux, ce n'est pas forcément terrasser les

craintes une fois pour toutes mais plutôt maintenir le cap et prêter l'oreille, toujours, à la raison. Le courageux n'est pas un illuminé qui n'a peur de rien et pêche par excès de confiance en soi : il voit la réalité telle qu'elle se présente et peut ressentir une peur instinctive, naturelle, utile dans certains cas, sans se laisser guider par elle.

Aristote ne nous cache pas que « le courage est en lui-même une chose pénible », puisqu'il ne peut s'exprimer que dans des situations réellement redoutables pour chacun d'entre nous. Combien de fois être courageux réclame à celui qui ne l'est pas encore tout à fait d'aller contre ses instincts et de surpasser ses appréhensions sans les nier... Désagréable par ses circonstances, l'action courageuse n'en demeure pas moins agréable par la beauté de sa fin. Car, selon le Stagiritte [*Aristote est natif de Stagire, en Macédoine*], « la marque d'un homme courageux est de supporter ce qui est réellement redoutable à l'homme, [...] avec ce motif qu'il est beau d'agir ainsi et honteux de ne pas le faire ». L'authentique vertueux n'aura d'ailleurs rien d'un rabat-joie ; il pratiquera au contraire la vertu avec plaisir. Car sortir de soi, aider l'autre, c'est paradoxalement se faire du bien et s'humaniser toujours plus profondément. Le terme de courage est pour moi associé à d'anciennes prostituées que j'ai rencontrées au Népal. Malgré des traumatismes abyssaux, elles ont fait le choix d'un engagement humanitaire actif, en se mobilisant pour lutter contre l'exploitation sexuelle de leurs compatriotes. Ce qui me touche, c'est qu'un cœur meurtri peut faire preuve de courage et redonner le goût de vivre aux autres.

Une vertu aux multiples visages

S'il se distingue de la lâcheté et de la témérité, le courage a néanmoins de multiples visages. Aristote distingue en effet cinq types de comportement qui nous apparaissent, parfois à tort, comme du « courage » : le courage civique (lié au sens de l'honneur), le courage militaire (impliquant « le plus redoutable de tous les dangers », la mort), le courage par ignorance (celui

De la difficulté de juger une action

Lorsque Aristote nous dit que le courage est un juste milieu entre la lâcheté et la témérité, il utilise une métaphore géométrique qui risque de nous induire en erreur. En effet, on est tenté de se représenter un segment de droite (A : la lâcheté ; C : la témérité), au milieu duquel se trouverait le courage (B). Or, il est peut-être plus pertinent, pour saisir l'éthique d'Aristote, de se représenter un triangle équilatéral (ABC), dont chaque angle s'oppose aux autres. Autrement dit, le courage n'est pas systématiquement à mi-distance de deux autres comportements face à la peur : l'éthique aristotélicienne consiste à évaluer dans chaque cas le rapport entre A et B et entre B et C.

Cette précision importe, car, dans la pratique, il n'est pas facile de dire si un comportement est courageux, lâche ou téméraire du point de vue aristotélicien. Il semble en effet qu'on puisse faire pivoter le triangle et considérer une même action sous plusieurs angles. Prenons les sports extrêmes, par exemple le *base jump*, qui consiste à se jeter en parachute du haut d'une falaise ou d'un immeuble. Considéré sous un certain angle, l'adepte du *base jump* est téméraire, car le « *téméraire est*

celui qui ne craint ni ce qu'il faut ni quand il faut ni comme il faut », alors qu'il risque la mort, un « *objet de crainte absolu* » aux yeux d'Aristote, puisqu'elle est redoutée par le plus grand nombre. Cependant, considéré sous un autre angle, ce sport extrême est aussi une quête de beauté ; et, pour le philosophe, « *le courage est consécutif à la raison* », qui « *commande le choix du Beau* ». Si la beauté peut être ici mortelle et ne pas coïncider avec ce qui est bon pour l'individu, pour le Stagirite, il vaudra toujours mieux faire trop de sport que pas assez.

Citons un autre phénomène contemporain : celui des *otaku*. Ce terme japonais, qui signifie « emmuré », désigne les individus passant leur vie reclus à lire des mangas ou à jouer aux jeux vidéo, limitant au maximum les contacts physiques avec le monde extérieur. À première vue, ce comportement peut sembler lâche. Les formes les plus hautes du courage étant pour Aristote le « *courage civique* », puis le « *courage militaire* », il s'ensuit qu'on ne peut devenir courageux qu'en affrontant des dangers réels dans l'espace public, en lien avec les préoccupations de la cité. Toutefois, on peut aussi considérer la pratique

des jeux vidéo comme une préparation à l'action et affirmer que le virtuel permet de s'entraîner aux situations de danger réel, en tant qu'il les simule.

Il n'est pas jusqu'au courage civique qui n'ait, lui aussi, ses incertitudes : par exemple, les manifestants de la place Maïdan, à Kiev, en Ukraine. Entre novembre 2013 et août 2014, ils ont bravé le froid et la répression du gouvernement prusse pour défendre le bien commun : le but est ici rationnel et civique. Aristote nous dit que, « *le cœur tourné vers l'espérance* », le courageux est « *celui qui demeure imperturbable au milieu des dangers* ». Pourtant, sur la scène des révolutions politiques, certains montrent trop d'emportement ou agissent de manière irrationnelle. Or l'homme courageux « *craint et affronte ce qu'il faut craindre et affronter* », prévient Aristote, mais il ne va pas au-delà. Autrement dit, il ne prône pas le sacrifice si c'est inutile.

Que conclure de ces exemples ? Que la philosophie morale d'Aristote nous fournit moins une règle graduée permettant de mesurer les mérites de chacun qu'un prisme à travers lequel se révèle la complexité de la vie éthique.

Par **Mathilde Lequin**

des fous ou des enfants qui « *empoignent des serpents* » sans avoir conscience du danger), le courage par excès de confiance (comme lorsqu'on est ivre, « *car le vin rend confiant dans l'avenir* ») et enfin le courage dû à une affection irrationnelle (comme l'amour ou l'emportement, ce qui explique aussi, selon le Stagirite, pourquoi « *les sangliers ont l'air courageux sans l'être vraiment* »...). Tous ces comportements ressemblent au courage manifesté dans des situations redoutables, tout en ayant à chaque fois des causes différentes et donc une valeur différente.

Pour le philosophe grec, le soldat qui se sacrifie pour la cité reste un modèle. Mais il existe bien d'autres formes de courage, parfois trompeuses et ambiguës. Car le courage peut tourner à vide, pire, causer des massacres : un amant passionné, un fou furieux, un tyran peuvent accomplir des actes courageux sans être pour

autant guidés par une noble fin... Parmi ces multiples formes de courage, il s'agit de trouver notre manière d'être courageux ici et maintenant dans la situation dans laquelle nous évoluons : la vertu qui est précieuse aux yeux d'Aristote est celle qui se déploie toujours dans un terrain particulier, dans l'épaisseur et la profondeur d'une existence. La vertu est toujours relative à nous : qu'est-ce que je peux faire aujourd'hui ? Qu'est-ce que pour moi, ici et maintenant, être courageux ?

Être courageux, ça s'apprend : la vertu morale n'est pas innée. Comment un nourrisson pourrait-il naître courageux, patient, tempérant ? La vertu s'acquiert par l'habitude, par l'éducation au sens large du terme. C'est en forgeant qu'on devient forgeron et « *c'est en pratiquant les actions courageuses que nous devenons courageux* ». L'essentiel est de poser des actes : l'éthique aristotélicienne est une invitation à l'action. Justement, c'est

>>>

SEPT CONCEPTIONS
DU COURAGE

Les penseurs



Sénèque

(v. 4 av. J.-C.-65)

« *Tirons notre courage de notre désespoir même* », préconise le philosophe stoïcien dans les *Questions naturelles* : l'infortune n'est pour le sage qu'une occasion d'exercer son courage comme arme contre les représentations qui troublent l'âme. Serein face à la mort, alors qu'il a été injustement condamné, Socrate est pour les stoïciens l'incarnation du courage (l'une des quatre vertus cardinales avec la prudence, la tempérance et la justice).



Descartes

(1596-1650)

Pour Descartes, le courage ne se décide pas ; il se ressent, puisque c'est une passion subie par l'âme, lorsqu'elle est obnubilée par « *l'exécution des choses qu'elle veut faire, de quelque nature qu'elles soient* ». La volonté ne peut agir qu'indirectement sur notre courage, par l'intermédiaire d'un jeu de représentations nous persuadant « *qu'on aura de la gloire et de la joie d'avoir vaincu* » et « *du regret et de la honte d'avoir fui* ».

Par M. Leq.

>>> en posant des actes vertueux qu'on s'en sort. Petit à petit, chemin faisant, Aristote nous propose de nous mettre en route, de poser des actes, d'avancer. Avec lui, il ne s'agit pas de se dire : « Quand j'aurai suffisamment confiance, j'accomplirai des actes courageux. » Mais plutôt de commencer ici et maintenant à poser des actes concrets, à faire naître en nous-mêmes cette vertu. Le philosophe dégage un chemin profondément humain vers le courage : il nous prend comme par la main en nous invitant à démarrer là où nous nous trouvons, avec nos peurs, nos craintes, nos passions. Dans la morale qu'il nous propose, la vertu n'est pas désincarnée, elle s'enracine toujours dans une situation particulière. Elle est toujours pratiquée par un individu, une singularité. La vertu de mon voisin n'est pas la mienne. Différentes sont nos vies, différentes nos forces !

Le quotidien comme terrain d'exercices

Pour Aristote, l'homme ne saurait être heureux s'il ne pratique pas la vertu. Le philosophe a toujours en vue le bonheur qui se concrétise par un art de vivre, par l'exercice concret des vertus. Il parle en nous à l'homme libre et réfléchi : il faut revenir à soi et avancer au sein de notre quotidien, vers plus de liberté, d'excellence, de justice. Et puisque nous sommes des êtres sociaux, des animaux politiques, la justice offre le terrain sur lequel, vivant en communauté, nous pouvons répondre à cet appel à la félicité, au souverain bien. Prendre Aristote pour guide, c'est aussi comprendre que l'on se réalise pleinement dans cette société. C'est avoir le courage de vivre ensemble, de sortir des barrières

« Gardons-nous de la démesure et fuyons toute lâcheté, y compris envers soi-même »

étriquées de nos préjugés, pour progresser dans la culture de soi, l'amitié et la contemplation.

Il faut aussi du courage pour habiter la banalité, traverser le vide qui se rencontre quelquefois dans une vie. En ce sens, le quotidien vient sans cesse nous rappeler à l'ordre et représente un fabuleux terrain d'exercice pour accroître nos vertus. Chaque minute de notre vie nous fournit en effet la chance de les pratiquer et de les parfaire, car le courage se pratique d'instant en instant : il ne s'agit pas de rester figé au courage que l'on a eu jadis et que l'on n'a plus nécessairement aujourd'hui. D'ailleurs, il faut un sacré courage pour s'inventer chaque jour, renaître et avancer avec les forces disponibles. Rompre avec une vie mécanique, quitter les automatismes et les habitudes qui enferment pour que la pensée éclaire nos actes et que nos actes fortifient nos convictions, voilà qui est être vraiment intrépide.

Dans notre société, on valorise beaucoup l'héroïsme, les coups d'éclat. Mais il faut aussi beaucoup de courage pour vivre au quotidien, assumer une maladie, sortir d'une dépression, aller au travail, mener une vie de couple. Ne faisons pas du courage une idole,



Kant

(1724-1804)

« Ose penser par toi-même ! » (*Qu'est-ce que les Lumières ?*). Être courageux, c'est penser librement, mais c'est aussi agir conformément à la loi morale: le courage est « la force morale que montre la volonté d'un homme dans l'accomplissement de son devoir » (*Métaphysique des mœurs*). Pour Kant, la vertu n'est pas un juste milieu entre deux excès mais un « idéal inaccessible »: toujours « en progrès », elle est toujours « à recommencer ».



Kierkegaard

(1813-1855)

Pour Kierkegaard, le courage est un renoncement, symbolisé dans *Crainte et Tremblement* par Agamemnon et par Abraham: le premier, sacrifiant sa fille Iphigénie pour sauver son peuple, est un « chevalier de la résignation », soumis à la loi morale; le second, sacrifiant son fils pour obéir à Dieu, est un « chevalier de la foi », dont le courage confine à l'absurde. Kierkegaard, qui a lui-même renoncé à l'amour, se définit comme un « chevalier de la résignation infinie ».



Nietzsche

(1844-1900)

Le courage est « le meilleur des meurtriers »: capable de vaincre la peur de la vie, « le courage tue aussi le vertige au bord des abîmes » (*Ainsi parlait Zarathoustra*). Indispensable dans la mutation morale souhaitée par le philosophe allemand, il ne consiste pas à se faire souffrir, mais à se libérer de la culpabilité (conçue comme un héritage judéo-chrétien) et du ressentiment (caractéristique de la « morale des esclaves »).



Patočka

(1907-1977)

L'héroïsme individuel, loin d'être une « passion aveugle », est réhabilité par le philosophe tchèque, qui reconnaît en Sartre ou Soljenitsyne les « héros de notre temps » (*Liberté et Sacrifice. Écrits politiques*), capables de transformer le monde. Signataire de la Charte 77, qui défendait les droits de l'homme face à la dictature communiste, cette figure de la dissidence meurt des suites d'un violent interrogatoire policier.



Foucault

(1926-1984)

Le courage de la vérité, auquel le philosophe a consacré son dernier cours au Collège de France en 1984, s'exprime par le « dire-vrai » ou franc-parler (*parrêsia* en grec). Cet engagement à lier son existence à la vérité est incarné par Socrate et plus radicalement encore par les cyniques: en faisant du « dire-vrai » un art de vivre, en rupture avec les conventions et l'ordre établi, ils ont eu le courage de mener une « vraie vie ».

un idéal inaccessible, apanage de quelques Supermen ou Superwomen ! Jules Renard lance une belle invitation lorsqu'il dit qu'« il est plus difficile d'être un honnête homme huit jours qu'un héros un quart d'heure ». De nos jours, on valorise à l'excès l'exploit, l'exceptionnel, l'extraordinaire, jusqu'à la surenchère. Pour ma part, je n'aime pas beaucoup la notion de héros. À mes yeux, il est plus difficile de vivre les hauts et les bas de la vie, de traverser un deuil ou un chagrin d'amour sans devenir aigri que de remporter une médaille aux jeux Olympiques. Précisément parce qu'il nous faut exercer le courage dans la routine, sans les montées d'adrénaline, dans des situations banales qui n'en sont pas moins redoutables. Ce courage exercé au quotidien me touche d'autant plus lorsqu'il débouche sur une forme d'altruisme, de générosité.

La liberté nécessite aussi beaucoup de courage. Sculpter sa personnalité en résistant à la pression sociale, quitter l'individualisme, être généreux et solidaire tiennent aussi de cette vertu. Le courage d'aller contre soi, de désobéir à ses caprices, d'avancer sous les critiques – sans se laisser pour autant déterminer par le qu'en-dira-t-on –, tout cela exige d'affronter bravement ses craintes. La vertu pour Aristote est un chemin de crête. Pouvons-nous nous arrêter en route ? Sa philosophie nous aide en nous apprenant que le courage, c'est aussi maintenir le cap, tenir bon. Il est facile d'avoir des velléités d'engagement, mais renouveler son effort sur le long terme et persévérer, c'est une autre paire de manches ! D'où la nécessité de découvrir ce qui nous ressource véritablement.

À titre personnel, ce qui m'est le plus difficile reste la confiance en la vie, l'abandon, la légèreté. L'insouciance est difficile. Pour quelqu'un qui a lutté toute sa vie, il est paradoxalement difficile d'accueillir la joie sans avoir peur du pire ! Là aussi, la philosophie d'Aristote m'a été d'une aide précieuse. Sans jamais céder à un volontarisme forcené, ce penseur nous invite à oser des choix volontaires, à suivre la raison pour nous libérer des passions, des émotions troubles et de la démesure. Partir à son école, c'est repérer nos faiblesses, nos grandes failles et s'en dégager pas à pas grâce à la pratique, par la réalisation concrète des vertus. Que l'on se jette prudemment à l'eau, que l'on progresse petit à petit, nul besoin d'aller en pleine mer et par gros temps pour apprendre à nager...

Le courage, c'est d'abord et avant tout ne pas se laisser aller au désespoir, au découragement, oser résister doucement. Et déjà percevoir quand on commence à n'être plus maîtres de nous-mêmes, quand la lassitude et le désabusement font leur lit en nous. J'aime qu'Aristote jette un regard positif sur les habitudes. Je crois qu'en nous résident une profonde paix, une joie immense, comme un ciel immaculé. Certes, certains jours, un épais brouillard recouvre ce ciel, mais justement, le courage, c'est de faire un petit effort pour retrouver le ciel derrière les nuages au lieu de se focaliser sur nos problèmes. La recette aristotélicienne du courage – destinée à être concrètement appliquée plus qu'à être vainement ressassée – est en fin de compte d'une grande simplicité: gardons-nous de l'*hubris* (la démesure) et fuyons toute lâcheté, y compris envers soi-même ! /